



SHANGHAI BABY

WEIHUI

Roman traduit du chinois
par Cora Whist



Extrait de la publication

Picquier poche

WEIHUI

Shanghai Baby

Roman traduit du chinois
par Cora Whist



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

Les citations, en tête de chapitre et dans le corps du texte,
ont été restituées ou traduites d'après l'original
lorsqu'il a pu être localisé,
d'après le chinois dans le cas contraire.

© 1999, Zhou Weihui

© 2001, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

© 2003, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche
Mas de Vert
B.P. 150
13631 Arles cedex

En couverture : © photographie de Murphy Wu

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 2-87730-634-8

ISSN : 1251-6007

*A mes parents, à mon aimé
et à l'Université Fudan*

À LA RENCONTRE DE L'AMOUR

Dora dit : « Fais des enfants ! »
 Maman et Betsy disent : « Trouve-toi une
 œuvre de bienfaisance,
 Aide les indigents et les infirmes
 Ou bien consacre du temps à l'environ-
 nement. »
 C'est vrai, le monde des nobles causes est
 vaste,
 Un merveilleux paysage à découvrir.
 Mais pour l'instant, une seule chose
 m'importe,
 Me trouver un autre amant !

JONI MITCHELL.

Mon nom est Ni Ke, mes amis m'appellent
 Coco (du nom de Coco Chanel. Une grande
 dame française qui mourut à l'âge de quatre-
 vingt-dix ans. Mon idole après Henry Miller).
 Tous les matins au réveil, je me demande que
 faire d'original pour attirer l'attention des gens.
 Et maintenant, m'élever dans le ciel de la ville
 en pétaradant comme un bouquet de feux d'arti-
 fice est devenu mon unique ambition, la seule
 raison valable que j'ai de m'accrocher à la vie.

Le fait d'habiter Shanghai joue beaucoup. Une
 grisaille brumeuse, des rumeurs oppressantes
 ainsi que cet éternel sentiment de supériorité que

nous cultivons depuis la Belle Epoque planent continuellement sur la ville. Un sentiment qui s'impose à la jeune femme susceptible et fière que je suis, et que je hais autant que je chéris.

Après tout, je n'ai que vingt-cinq ans. Il y a un an, j'ai publié un roman. Un vrai bide financier, toutefois je me suis forgé une certaine réputation (des lecteurs du sexe fort m'ont écrit et envoyé des photos licencieuses). Il y a trois mois, j'ai quitté un poste de journaliste dans un magazine et maintenant je suis hôtesse en minijupe dans un bar, le Lüdi.

Un beau et grand jeune homme venait souvent s'asseoir au Lüdi. Il s'installait des matinées entières à lire devant une tasse de café. J'aimais observer ses mimiques et le moindre de ses gestes. Il savait certainement l'intérêt que je lui portais mais ne disait rien.

Puis, un jour, il m'a tendu un bout de papier avec écrit dessus « Je t'aime », son nom et son adresse.

De quel charme secret usait donc ce garçon, d'un an mon cadet – donc du signe du Lapin – pour me subjuguier de la sorte ? Une beauté qui résultait d'une grande lassitude de la vie et d'une grande soif d'amour.

Nous étions deux individus en apparence totalement dissemblables. Je me sentais une ambition démesurée, une énergie débordante et le monde m'apparaissait comme un fruit parfumé qui attend d'être mordu à pleines dents. Tandis

que lui, taciturne et mélancolique, prenait la vie comme un gâteau saupoudré d'arsenic qui empoisonne un peu plus à chaque bouchée. Mais cet écart de personnalité, à la façon du magnétisme des pôles, ne faisait que renforcer l'attirance que nous avions l'un pour l'autre. Nous étions bel et bien tombés amoureux.

Il décida de me révéler les secrets de sa famille alors qu'on se connaissait à peine. Sa mère habitait Cadix, une petite ville d'Espagne, où elle vivait avec un gars du pays. Elle tenait un restaurant chinois qui faisait de gros profits grâce à ses spécialités de homard et ses soupes de raviolis.

Son père était mort très tôt, décédé subitement durant un bref séjour familial en Espagne. L'acte de décès portait la mention : « Infarctus ». On avait rapatrié les cendres par cargo McDonnell et l'image de la grand-mère, attendant à l'aéroport sous un soleil radieux, petit bout de femme baignée dans ses larmes comme un torchon détrempé, ne le quittait plus.

— Pour ma grand-mère, il s'agit d'un crime. Mon père n'a jamais eu de problèmes cardiaques. Et comme ma mère fréquente un autre homme, le meurtre prémédité ne fait aucun doute.

Tiantian, puisque c'est son prénom, me demanda en me fixant d'un regard étrange :

— Ça te semble plausible, toi ? Je n'ai jamais réussi à savoir la vérité. Elle a peut-être raison

mais ma mère m'envoie beaucoup d'argent tous les ans et je vis là-dessus.

Il me regardait, apaisé. J'étais captivée par son histoire peu ordinaire. Je suis du style à m'émouvoir facilement si on me fait part de drames ou d'intrigues. Quand je faisais mes études de chinois à l'Université Fudan de Shanghai, je voulais devenir une romancière qui procure des émotions. Mauvais présage, intrigue, ulcère, poignard, passion, poison, folie, clair de lune étaient les thèmes que je mitonnais avec soin.

J'observais avec tendresse et passion les traits de son visage, si beaux et si délicats, et pensais comprendre les raisons de sa déprime.

— L'ombre de la mort s'épaissit avec le temps, alors que la paroi de verre qui sépare ton présent de ton passé morcelé sera, elle, toujours transparente.

Comme je lui communiquais cette réflexion, ses yeux se mouillèrent et ses mains se crispèrent.

— Je t'ai trouvé. J'ai décidé de te faire confiance et de vivre avec toi. Mais je t'en prie, ne reste pas avec moi par simple curiosité, même si je n'ai pas envie que tu me quittes trop tôt.

J'emménageai chez Tiantian, dans la banlieue ouest de la ville. Un grand appartement de trois pièces aménagé de façon sobre mais confortable. Le long du mur courait un canapé en tissu acheté chez IKEA. Il y avait aussi un piano Strauss, au-dessus duquel était accroché un autoportrait. Une

tête qui semblait tout juste sortir de l'eau. A dire vrai, le quartier ne m'emballait pas.

Presque toutes les artères étaient défoncées et de chaque côté s'entassaient d'hideuses petites maisons, des panneaux publicitaires rouillés, des tas d'ordures putrides et une cabine téléphonique qui, par temps de pluie, prenait autant l'eau que le *Titanic*. De ma fenêtre, on ne voyait pas un seul arbre vert, pas de belles femmes ni de beaux messieurs, pas de ciel pur et quasiment pas d'avenir.

Tiantian dit souvent que l'avenir est un guet-apens tendu au beau milieu de notre cerveau.

Après la mort de son père, il a sombré dans une période de mutisme total et en classe de troisième, il a décidé d'arrêter ses études. La solitude dans laquelle il a grandi l'a rendu nihiliste et son refus instinctif du monde extérieur lui fait passer la moitié de son temps au lit. Il bouquine, regarde des vidéodisques, fume au lit, médite sur la vie et la mort, sur la physique et la métaphysique, se connecte aux hot lines, joue à des jeux informatiques et dort. Le reste du temps, il peint, se promène avec moi, mange, fait des achats, flâne dans les librairies et les magasins de disques, traîne dans les cafés, va à la banque et, quand il a besoin d'argent, il expédie une belle enveloppe bleue de la Poste à sa maman.

Il rend rarement visite à sa grand-mère. Quand il habitait chez elle, l'endroit était un vrai cloaque aux relents viciés. La vieille dame s'accrochait à la vie avec un cœur brisé et un

teint livide. Elle n'avait plus tous ses esprits. Elle était obsédée par cette affaire de meurtre en Espagne. Aujourd'hui, elle habite encore ce vieil appartement des anciennes concessions et, toujours rongée par la rage, continue de maudire sa belle-fille, de maudire le destin...

Samedi matin, temps splendide, température idéale. Je me suis réveillée à huit heures trente précises. A côté de moi Tiantian ouvre un œil. Nous nous regardons un moment, puis nous nous embrassons en silence. Les baisers du matin sont les plus tendres, glissants à souhait comme de petits poissons dans l'eau. Ils sont nos devoirs de début de journée et aussi la seule et unique forme de rapport amoureux que nous entretenons.

Tiantian est très bloqué sur le plan sexuel. D'après moi, le drame psychologique dont il a souffert y est pour quelque chose. Je me souviens de la première fois où je l'ai pris dans mes bras et où je me suis rendu compte de son « incapacité », j'étais déçue au plus haut point et me demandais même si je pourrais continuer à vivre avec lui.

Il ne pouvait pas me pénétrer. Il me regardait muet comme une carpe, le corps recouvert d'une sueur glaciale. C'était la première fois, en plus de vingt ans, qu'il touchait le corps d'une femme.

Depuis la fac, une sorte de « Théorie du Sexe » influence ma conception de la vie, même si maintenant je vois les choses un peu différemment.

Dans un monde masculin, être sexuellement normal est une question de vie ou de mort. La moindre imperfection de ce côté-là chez un homme peut générer une souffrance insupportable. Tiantian pleurait et je pleurais. Puis, nous avons passé la nuit entière à nous bécoter, nous caresser et nous chuchoter des mots doux. Très vite, je me suis mise à aimer ses tendres caresses et ses doux baisers qui fondent comme un cornet de glace sur le bout de ma langue. Avec lui, j'ai compris pour la première fois qu'un baiser est pourvu d'une âme et présente une couleur.

Avec la bonté d'un petit dauphin et une sincère affection, il a réussi à apprivoiser mon cœur sauvage et déchaîné. Quant au reste, les cris et les explosions de plaisir, l'amour-propre et les orgasmes, tout avait, ma foi, rapidement perdu de son importance.

Dans *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, Milan Kundera fait une remarque très juste à propos de l'amour :

« L'amour ne se manifeste pas par le désir de faire l'amour – ce désir s'applique à une innombrable multitude de femmes, mais par le désir du sommeil partagé – ce désir-là ne concerne qu'une seule femme. »

Je ne pensais pas me retrouver un jour dans cette situation. Et pourtant, les événements qui suivirent et l'apparition d'un autre homme dans ma vie allaient me donner l'occasion de le comprendre.

Neuf heures. Il se plonge dans la grande baignoire. Je fume ma première cigarette de la journée et prépare, dans notre toute petite cuisine, un gruau de maïs, du lait et des œufs. Dehors tout est doré par le soleil. Ces matins d'été regorgent d'une poésie aussi goûteuse qu'un bonbon au miel. Relax, j'écoute le bruit de l'eau qui me parvient de la salle de bain.

— Tu viens avec moi au Lüdi ? fais-je en pénétrant dans l'atmosphère vaporeuse avec un bol de lait à la main. Les yeux fermés, Tiantian bâille généreusement comme savent le faire les poissons.

— Coco, j'ai une idée, dit-il à voix basse.

— Laquelle ?

J'approche le bol de lait de ses lèvres pour qu'il en prenne une petite gorgée.

— Si tu quittais ton boulot ?

— Et pour faire quoi ?

— On a assez d'argent et tu pourrais écrire tes romans plutôt que de te crever au bar.

Cette idée lui trotte dans la tête depuis un bon moment. Tiantian veut que j'écrive un roman qui ébranle les milieux littéraires. On ne trouve actuellement en librairie que des romans qui ne valent même pas la peine d'être ouverts. Des histoires décevantes et mensongères.

— On verra plus tard. Je voudrais continuer quelque temps encore au bar. C'est mon poste d'observation. Il y a tant de personnages intéressants.

— Comme tu voudras, dit-il en maugréant.

« Comme tu voudras » est son expression favorite. Il s'en remet à ma décision mais n'en pense pas moins.

Nous prenons notre petit déjeuner ensemble, puis je me prépare. En charmante « belle de l'aube », je déambule dans l'appartement pour enfin mettre la main sur mon sac léopard. Je suis prête à partir. Il s'assoit sur le canapé, prend un livre et me regarde du coin de l'œil en disant : « Je te téléphonerai. »

C'est la ville à l'heure de pointe. Piétons et véhicules de toutes sortes s'entrecroisent. Courant qui trace avec fluidité, absorbant sur son passage les désirs invisibles et les secrets par milliers. Le soleil éclaire la rue et la forêt d'immeubles dressée entre ciel et terre. Toutes ces inventions délirantes des humains et les futilités de la vie quotidienne sont comme autant de poussières en suspension dans l'atmosphère et constituent les sujets monotones de l'ère industrielle.

UNE VILLE MODERNE

Je les ai revus, dessinant la même silhouette fantomatique qu'à mon départ. J'ai vu les lumières filtrant à travers leurs membrures. J'ai vu toute la cité étendue depuis Harlem jusqu'à Battery, les rues engorgées de fourmis, les trains se ruant sur les voies aériennes, les théâtres se vidant. Je me suis demandé vaguement ce qui avait pu arriver à ma femme.

HENRY MILLER.

Trois heures et demie de l'après-midi, le Lüdi est désert. Un rayon de soleil se fraye un chemin à travers les feuilles du platane et pénètre jusqu'ici. Les poussières obscures qui flottent dans l'atmosphère, les magazines de mode posés sur les étagères et le jazz qui s'échappe de la sono projettent une ombre étrange, dernières reliques des années trente, restes de décadence.

Je suis postée derrière le bar, à ne rien faire. Sans clients, le café est oppressant.

Yang, le gérant, s'est assoupi dans l'arrière-salle. Il est parent avec le patron et garde les lieux jour et nuit. Il s'occupe aussi des comptes et de nous autres les serveurs.

Mon collègue Mygale profite de l'accalmie pour filer à la boutique informatique du coin de la rue où il trouve des pièces de rechange pas chères. C'est un jeune délinquant qui n'a qu'une chose en tête : devenir un superhacker. Il a un QI bien au-dessus de la moyenne. Je l'appelle mon demi-camarade de classe parce qu'on ne lui a pas laissé terminer ses études d'informatique à l'Université Fudan. Il avait essayé à plusieurs reprises de mettre en péril les hot lines de Shanghai. Dans sa folie furieuse, il utilisait, avec beaucoup de génie d'ailleurs, les comptes des autres pour naviguer sur le net.

Les choses ont changé. La journaliste à l'avenir tout tracé et le tueur informatique si célèbre sur la place se retrouvent à servir dans un bar. On ne pourra pas dire que la vie manque d'humour. Une erreur de lieu, une erreur sur les personnages et nous voilà emportés dans le tourbillon d'un rêve de jeunesse. Contaminés par la civilisation industrielle, nos jeunes corps mouchetés de rouille s'oxydent et nos âmes perdent tout espoir d'être sauvées un jour.

Je joue avec un gros bouquet de lis parfumés et mêle mes doigts aux gracieuses fleurs blanches. Surprenante tendresse. L'intérêt que je porte aux fleurs me rend vulgaire mais je sais qu'un jour je comparerai l'image de moi que me renvoie le miroir à une fleur empoisonnée. Dans mon époustouflant roman, je révélerai le véritable visage de l'humanité, sa violence, son raffinement, son érotisme, son exaltation et puis

ses énigmes, ses machines, son pouvoir et sa mort.

La sonnerie percutante du vieux téléphone à cadran retentit, c'est Tiantian. Il appelle presque tous les jours à la même heure, au moment où, chacun dans notre coin, nous commençons à sacrément nous ennuyer. Il me dit sur un ton pressant et grave : « On se retrouve pour dîner, même heure, même endroit. »

A la tombée de la nuit, je quitte mon ensemble minijupe et veste de soie qui me tient lieu de bleu de travail pour retrouver ma chemise et mon pantalon moulants, puis j'attrape mon sac à main et quitte le café d'un pas décontracté.

C'est l'heure où la ville s'illumine. Les néons des boutiques scintillent comme des éclats d'or pur. J'avance sur une large et solide avenue. Je me fonds dans le mouvement de millions d'hommes et de véhicules, véritable Voie lactée en ce bas monde. Commence enfin le moment le plus excitant de la vie d'une ville.

Le Cotton Club est situé à l'intersection de la rue Huaihai et de la rue Fuxing. Emplacement qui équivaut à la Cinquième Avenue de New York ou aux Champs-Élysées de Paris. De loin, le bâtiment à deux étages de style français dégage une discrète arrogance. On y assiste à un va-et-vient d'étrangers aux yeux canailles et de belles Asiatiques étincelantes et fines. L'enseigne fluorescente bleue est à l'image de la

description que fait Henry Miller des « chancres syphilitiques » (Henry Miller a écrit le *Tropique du Cancer*. Il a vécu dans la misère et la luxure jusqu'à quatre-vingt-neuf ans et s'est marié cinq fois. Je l'ai toujours considéré comme mon père spirituel). C'est justement à cause de cette sarcastique et judicieuse métaphore que Tiantian et moi honorons fréquemment ce lieu de notre présence.

Je passe la porte et jette un coup d'œil dans tous les recoins. Tiantian est là, confortablement installé, qui me fait signe de la main. Surprise ! Il est avec une pin-up dernier cri. Elle porte une perruque pathétique que l'on repère de loin et des bretelles brillantes noires. Elle a enduit d'or et d'argent son tout petit faciès et semble revenir d'un incroyable voyage sur la planète Mars.

— Je te présente Madonna, une ancienne camarade de classe, dit Tiantian en me montrant le phénomène.

De peur que je n'y prête pas suffisamment attention, il ajoute : « Elle est la seule amie que j'ai eue à Shanghai pendant des années. »

Puis il me présente à la fille : « Ma petite amie, Coco. » Ce petit rituel une fois terminé, il saisit ma main et la pose sur son genou avec un grand naturel.

Les deux petits papillons, amis de Tiantian, échangent des signes de tête et des sourires fondés sur un sentiment de confiance réciproque et une bonne impression de l'autre. Les premières paroles de Madonna me laissent pantoise.

— Tiantian me parle très souvent de toi au téléphone. A chaque fois ça dure des heures ! Il t'aime à la folie. J'en serais presque jalouse, fait-elle en riant.

Sa voix est grave et grinçante, comme celle des vieilles femmes qui habitent les manoirs hantés dans les films à suspense.

Je regarde Tiantian qui fait l'étonné.

— Il adore le téléphone. Avec ce qu'il dépense dans le mois, on pourrait acheter une télé couleurs grand écran, dis-je en le regrettant aussitôt. Ma réaction n'est pas à la hauteur. Pourquoi faut-il que je ramène toujours tout à l'argent ?

— Tu es écrivain à ce qu'il paraît ? demande Madonna.

— Oh, ça fait une paye que je n'ai rien écrit. En vérité... on peut difficilement parler d'écrivain à mon sujet.

J'ai honte. Il ne suffit pas d'avoir la flamme et puis, je n'ai vraiment pas l'air d'un écrivain. Tiantian intervient :

— Coco a déjà publié un livre super ! Elle a une faculté d'observation très pénétrante. Un jour, elle sera célèbre, j'en suis sûr.

Il a dit ça calmement sans montrer la moindre intention de me flatter.

— Pour l'instant, je suis serveuse dans un café.

Comme j'ai envie d'en savoir plus à son sujet, je lui demande :

— Et toi ? Je te verrais bien actrice.